

L'aveuglement insulaire

Maxime Lejeune

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lejeune, M. (2004). L'aveuglement insulaire. *Moebius*, (101), 49–70.

MAXIME LEJEUNE

L'aveuglement insulaire

«J'eus une fois un pinson perché sur l'épaule
(...) et tirai de l'affaire plus d'honneur
que de n'importe quelle épaulette.»

H.D. Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*

«Cassio: *Le conseil que vous me donnez là est bon.*
Iago: *Il est donné, je vous proteste,*
dans la sincérité de mon amitié, et dans
l'honnêteté de mes sentiments.»

Shakespeare, *Othello*, II,3

UN PEU DE POUDRE D'OR SUR LES DOIGTS...

J'aurais pu écrire bien des choses sur ce pays qui vous auraient permis de découvrir avec effroi combien parfois, sur une île, la pensée d'un homme peut régresser et son cœur se dessécher pour n'être plus qu'un petit grelot de bois perdu dans un corps ahuri.

Mais, peut-être bien pour ne pas devenir fou, j'ai préféré vous offrir cette nouvelle que je dédie à certains collègues quotidiennement disparus dans nos ministères insulaires...

*

Voilà, je suis arrivé hier. À peine sorti de l'avion, j'ai regardé les palmiers, les toits de tôle aux couleurs adoucies, les scintillements de la mer, les visages des premiers enfants aperçus comme on regarde des merveilles auxquelles on réserve son regard pour plus tard, parce qu'on ne dispose ni du temps que l'on souhaiterait leur consacrer ni de l'attention qu'elles nous semblent devoir mériter.

Donc... pas une minute à perdre. Aussitôt l'aéroport quitté, je me suis directement présenté à l'annexe du ministère où l'on m'a remis sans plus tarder l'adresse de l'institut où je vais travailler. Car, sachez-le dès à présent, j'ai été envoyé ici pour créer un orchestre dans un établissement pour jeunes aveugles.

Quand je suis arrivé à la porte de l'institut, on m'a immédiatement conduit dans le bureau de Madame Reine. Qui m'a dit que la boîte de ma flûte avait une forme inhabituelle et que ce ne serait peut-être pas très facile de la ranger dans le petit casier libéré à mon intention dans le *staffroom*. Je n'ai pas eu le temps de lui rappeler que j'étais violoniste... elle m'a remis la liste de mes étudiants ainsi que mon *timetable*. Je commence demain et je suis, bien sûr, impatient. J'ai souvent contribué à la création d'orchestres de jeunes enfants et j'ai toujours trouvé cela passionnant.

Cette après-midi, j'ai accordé mon instrument pour me sentir bien prêt demain, lorsque je ferai connaissance avec mes nouveaux élèves. Comme ils ne pourront pas me voir, j'ai décidé de poser mon cœur sur les cordes et de leur offrir en guise de bonjour la plus belle mélodie dont je suis capable. Il devrait y avoir, m'a-t-on dit, presque tous les élèves de l'établissement. Et il m'est vivement conseillé de relever les absences dès le premier jour...

(Pauvres enfants! Privés à tout jamais des beautés de leur île: du vol des oiseaux, du sourire des habitants, de la douceur de ses couleurs, du charme de ses toits de tôle, des reflets scintillants de la mer, de tous ces soleils qui, pour mourir, se fondent dans des horizons argentés...)

Ce matin, après avoir pris mon petit-déjeuner dans le *guesthouse* où le conseiller ministériel a eu la délicate attention de me réserver une chambre en attendant qu'un logement de service me soit attribué (comme je suis célibataire, j'ai droit, m'a-t-on assuré, à un box de douze mètres carrés – et cela, en vertu de je ne sais plus quel accord de coopération), ce matin, disais-je, j'ai trouvé, en regagnant ma chambre, glissé sous la porte, un petit mot de Madame Reine: «Tous vos cours de flûte sont reportés jusqu'à nouvel ordre.» Il doit y avoir erreur, cela ne me concerne pas...

Je suis venu pour l'orchestre... Je file à son bureau et m'empresse de lui demander s'il n'y a pas eu...

— Une erreur? pensez-vous, vous croyez que nous aurions été capables de prendre des flûtes pour des clarinettes, vous prétendez que les cours de flûte ne peuvent être annulés! Ne comprenez-vous pas que nous sommes en train de réajuster tous les tampons de feutre de nos instruments à vent?

— Il m'avait semblé être chargé de la mise en place d'un orchestre. Je pense pouvoir travailler provisoirement sans les flûtistes. Ceux-ci peuvent cependant venir sans leur instrument et profiter des premières répétitions qui...

— Vous voulez dire que les flûtistes peuvent jouer sans leur instrument, vous ne croyez pas que vous exagérez? De toute façon, vos élèves vous attendent à neuf heures, dans cinq minutes, au réfectoire du ministère. Nous apprécierions que vous soyez à l'heure. Aujourd'hui, vous n'avez qu'à leur jouer quelque chose pour les faire patienter en attendant la reprise de vos cours. Rita, soyez gentille de conduire Monsieur auprès de ses élèves!

J'aperçois alors en me retournant une insipide créature aux cheveux longs et crépus, dont je n'avais pas encore remarqué la présence, toute préoccupée de remplir d'encre la cartouche d'un stylo. Elle se lève aussitôt, prend un petit porte-monnaie rangé dans le tiroir de son bureau (parce qu'il faut savoir se montrer occupée!) et sort en m'invitant d'une main molle à la suivre. Les lueurs de l'intelligence ont sûrement déserté son esprit depuis longtemps. Elles n'y ont laissé aucune trace. Sans bien comprendre ce qui se passe, je prends mon violon sous le bras et suis la diaphane créature jusqu'au réfectoire...

Nous traversons une *waiting room* et longeons la *library*... Je ne peux qu'admirer la façon dont elle se déplace en prenant bien soin de ne pas décrocher la petite cervelle desséchée qui se demande sûrement comment elle a atterri dans sa boîte crânienne. Je devine facilement que l'inconsistance du personnage ne l'autorise pas à laisser la moindre empreinte sur le sable des plages sur lesquelles elle ne

doit pas manquer de flâner pour aérer davantage le peu d'esprit qui l'habite.

Devant la porte de la cantine, elle me quitte non sans m'avoir rappelé la conférence que donne le soir même Madame Reine sur le thème «Les aveugles peuvent-ils tomber amoureux?» et à laquelle il convient que j'assiste.

Après un moment d'hésitation pendant lequel toute l'absurdité de ma vie me remonte jusqu'au cœur en un spasme nauséeux... j'entrouvre un premier battant... lourd... pesant...

Ils sont là à m'attendre, rassemblés comme des manchots sur la banquise, chaque tête tournée dans une direction différente avec, à la place des yeux, deux petits boutons jaunâtres que l'on aurait sculptés dans un os de baleine. Les uns dirigent leurs orbites desséchées vers le mur du fond, les autres lancent un regard muet à travers une fenêtre au carreau cassé. Ceux qui ont été placés à l'avant sont comme obnubilés par les semelles élimées de leurs chaussures tandis que quelques-uns au dernier rang donnent l'impression de vouloir redresser leur tête qu'ils ont rejetée en arrière comme des pigeons frappés par la polynévrine. Dans leurs uniformes couleur de chiasse, ils ont l'air de gnomes de terre glaise que l'on aurait posés sur le linoléum qui protège le plancher. Toute la stupidité, toute l'absurdité de cette vie (qui jamais ne me fera comprendre pourquoi je suis sur cette Terre à me poser toujours les mêmes questions) semble les figer dans une attitude d'effroi. Leur existence, réduite au simple fait de n'être qu'en vie, vous fait l'effet d'un gros point d'interrogation qui vient déranger le chapelet de vos convictions et de vos certitudes et vous rappelle que, vous aussi, vous n'êtes qu'un nain perdu dans un corps d'humain tout comme eux ne sont que des pingouins effarés qui ont échoué dans de pauvres corps de petits aveugles.

Une ampoule stupide qui pendouille à un fil électrique que des rats oisifs ont commencé à éplucher (avec, il faut l'avouer, bien peu de conviction!) laisse tomber sur cette aveugle colonie une ombre des plus glaciales, vaste filet de pêche dans lequel on l'aurait capturée. Quelques

chaises brisées sont entassées dans le fond de la pièce et des tables ont été repoussées le long d'un mur sur lequel une affiche m'apprend qu'«*un peuple en santé, c'est une nation saine*». Un vieux fauteuil roulant aux jantes déshabillées s'est échoué contre le montant d'un semblant de porte sur lequel est écrit à la craie «*staff only*» et que l'on a condamné avec une planche de bois. (*La musique ne devrait-elle pas rester étrangère à ce monde?*) Une armoire à laquelle il manque une portière est appuyée contre un mur. Elle déborde de gros dossiers en carton aux couvertures peut-être grises et sûrement jaunâtres («*A à C, D à En, Em à K, L à Mer, Mes à T, U à W, X à Z*»). Pendue à une poutre du plafond, témoin de ce chaos, une chauve-souris qui a depuis longtemps jeté l'opprobre sur cet établissement. Posée dans un coin, une gravure de l'Histoire sainte... Job peut-être avec son bâton, qui traverse le désert, en loques... Un pupitre se contorsionne encore sous une fenêtre... Tout me semble incompréhensible, monstrueusement poétique.

Je pose alors mon étui sur un tabouret en formica et en sors mon instrument. Je saisis l'archet, le tends, l'enduis de colophane puis le porte délicatement sur les cordes. Et je commence à jouer... Ils écoutent, je les regarde. Toutes les têtes du monstre glaiseux qui se dresse devant moi se mettent à bouger. La peur gélatineuse qui les recouvrait commence à fondre. La chauve-souris n'est plus là. Mille lumières s'allument, les visages s'éclaircissent, les pigeons disparaissent peu à peu. Le soleil brille, les rats n'ont jamais rongé le moindre fil électrique, le voile de l'émotion remplace le filet de pêche, l'ampoule n'a jamais pendouillé. Une douce chaleur s'empare de mon âme. À présent, je sais que personne n'est aveugle, que la vie est là qui s'empare de nous et que le carreau de la fenêtre est intact. Qu'aucun jeune enfant n'a jamais porté de souliers aux semelles élimées. Que tous ensemble nous plongeons dans la douce chaleur de la musique qui prend possession de nos corps et nous donne la chair de poule. Que nos cœurs se drapent d'un océan de sonorités. Nous nous élevons et déployons nos ailes... Paysages retrouvés!... Nous partons tous ensemble pour un monde où les hommes n'ont plus besoin

de leurs yeux si ce n'est pour pleurer. Sibelius est là qui nous dit que la seule chose qui vaille sur cette Terre de misère est bien l'émotion. Nos âmes se communiquent toutes ces petites choses qui bouillonnent en nous tandis que les grandes choses ne parviennent pas encore à se vêtir de leur formulation. Nos cœurs s'emplissent d'ineffables images. Maintenant je sais que toutes les portes peuvent s'ouvrir et je ne doute plus de l'absurdité des fauteuils roulants. L'horizon tout ourlé d'argent qui borde nos vies s'étale devant nous. La méchante lourdeur des choses s'évapore. L'insoutenable stupidité des institutions qui regorgent de ces reines implacables qui prétendent régenter nos esprits et contrôler nos émotions, quand ce n'est pas calibrer nos bonheurs, n'est plus qu'une insignifiante bulle de savon gras aux reflets d'eau de Javel qui s'élève, évite l'ampoule électrique, tourbillonne une dernière fois au-dessus de nos têtes pour aller mourir en éclatant contre le dossier du fauteuil roulant.

Tout. J'oublie tout. Cette humidité qui m'agresse et m'enveloppe comme une housse. Celle qui, hier, n'a pas manqué de s'emparer de moi dès que je suis descendu de l'avion pour me rappeler aussitôt le poids de mon corps. Inéluctable lourdeur qui s'est emparée de mon être pour lui souffler à l'oreille qu'il lui faudrait un jour mourir.

L'uniforme que le service du personnel de l'institut me remettra officiellement le mois prochain.

Toutes ces secrétaires dont la seule raison de croupir dans leurs bureaux consiste à s'en extirper chaque matin, vers dix heures, pour aller acheter, tout en bavardant et en traînant leurs savates, les trois samoussas, les quatre gâteaux aux bananes et le Coke diète, collation matinale de leur respectable et imposant sous-chef de service aux pensées parfaitement policières.

La ville entière où se croisent, se chassent, s'évitent et se frôlent tant d'uniformes toujours soucieux de ne jamais sourire. Celui de l'institut, bien sûr, beige et bleu, sur la poche pectorale duquel est brodé «*Devoir, Responsabilité, Loyauté*» mais aussi tous les autres, ceux des ministères (vomi, caca d'oie / *Succès, Excellence*), des institutions

(chiasse, moisi / *Élite, Mérite*), des établissements scolaires (orange, purée de pois, bouse de vache, gris poussière / *Persévérance, Réussite, Reconnaissance, Détermination*), des magasins (orange fluo, citron amer / *Honnêteté, Productivité*), des hôtels (diarrhée, brun mielleux / *Privilège, Émulation, Plaisir de Servir*), et des restaurants (vinaigre, poivre et sel, taches de bière / *Accueil, Détente, Chaleur Humaine*) que l'on transporte et charrie dans de petits bus dont les portières rappellent leurs impeccables et pectorales devises.

Toutes ces pensées du jour, prières quotidiennes, avertissements de la semaine, résolutions du mois, scotchés tant bien que mal dans les *offices* du pays, sinistres locaux où les seuls êtres humains que l'on croise sont celles que l'on appelle femmes de ménage, radieuses et rayonnantes créatures soucieuses d'arroser les plantes, qui osent vous saluer d'un sourire et vous apprennent que la vraie vie, cette vie dont elles n'ont jamais douté, est toujours là – feuilles lustrées, nuances de verdure, montée de sève, petites fleurs en boutons, promesses épanouies – cachée dans un pot sur le rebord d'une fenêtre ou juste derrière vous sur une étagère.

Cette île où chacun est ce rival qui vient perturber votre existence lorsqu'il réussit presque à vous persuader, ne serait-ce que l'ombre d'une seconde, que vous n'êtes peut-être qu'un minable qui a jeté sa conscience au panier.

Cette joyeuse vie que l'on ne cesse d'organiser, de prévoir, de discipliner puis d'étouffer. Ces manifestations spontanées de joie populaire que l'on prépare depuis parfois longtemps. Ces après-midi récréatives où nous sommes convoqués. Ces départements de la culture où l'on ne fait que confectionner des banderoles.

Ces questions que l'on pose uniquement pour entendre les réponses que l'on attend, ces propositions derrière lesquelles se camouflent des ordres, ces sourires qui procurent un masque à la jalousie, ces conseils qui ne sont que reproches maquillés, et enfin tous ces projets que l'on n'évoque plus que pour bien s'assurer qu'ils ne verront jamais le jour. Toutes ces haines qui oblitèrent les moindres de nos pensées. Cette vie ridicule, étriquée dans une minable et

confortable méchanceté qui broie le cœur des hommes. Ce pays où dès le berceau on coupe à chacun les ailes qui risqueraient de lui pousser, quand ce n'est pas l'esprit qu'on lui castre.

Mais surtout, j'oublie qu'on peut être triste et que la vie a pu être une vaste déception. J'oublie...

Et je comprends alors que ces anges que l'on étoufferait volontiers, ces cœurs que l'on préférerait silencieux, ces âmes que l'on voudrait meurtrir, ces regards que l'on ne voudrait jamais rallumer, ces cervelles que l'on verrait bien épinglées tels les lépidoptères desséchés que le collectionneur s'acharne à vouloir encadrer, et qui vous laissent un peu de poudre d'or sur les doigts quand vous les touchez pour vous rappeler discrètement que la vie a pu être belle, parfois... je comprends alors que ces princes, tristes victimes d'un châtement secret dont la cruauté n'a jamais éveillé le moindre sursaut de protestation, seront un jour des capitaines de l'esprit, des aventuriers de l'âme, des pionniers du bonheur, des seigneurs de lumière.

(Soyez patients! je suis là pour vous délivrer. Je vous débarrasserai de cette chape de méchanceté dans laquelle on vous coule... Je couperai les tentacules de l'institution qui vous étouffe. Je vous arracherai aux griffes de l'administration qui vous lacère l'esprit... J'éloignerai de vous tous les dards de ce système qui vous enferme dans le plus noir des cachots. Vous recouvrirez les richesses que l'on vous a volées et tous ces bonheurs dont on vous prive car bientôt vous serez les princes de la vie. Je vous apporterai cette lumière plus éclatante et plus essentielle que celle dont vous êtes privés. Vous qui savez regarder la vie avec les yeux du cœur. Vous déchiffrirez les parchemins qui tapissent les fantastiques corridors du royaume que protègent vos fragiles paupières fermées. Vous naviguerez sur cette mer étincelante que l'on devine derrière les deux portes magiques que sont vos yeux innocents. Vous serez les joyeux conquérants d'un monde où l'amour est le seul monarque. Vous habiterez ces lointaines contrées où jamais ne seront conviés ceux qui, ne serait-ce qu'une seule fois, se sont refusés à l'émotion.)

L'UNIFORME...

En fin d'après-midi, j'ai été conduit au «Bureau des Uniformes». Trois tailles: petit, moyen, large. Cette dernière est en rupture de stock depuis, semble-t-il, fort longtemps. Heureusement, je suis déclaré moyen! On me remet une tenue que je m'empresse d'essayer sur-le-champ. Monsieur Procuste, le tailleur de l'établissement, a la gentillesse de se charger de toutes les retouches qui s'avèreraient nécessaires. «Mais généralement, me confie-t-il, nos vêtements n'en exigent aucune car ils savent s'adapter à chacun.»

À peine ai-je enfilé le nouvel habit que je me sens, comment dire?... un autre homme. Mon corps retrouve aussitôt d'anciennes proportions perdues depuis des années. Je me réconcilie avec lui. Mes épaules, qui trop souvent ont pu paraître démesurées, se soumettent merveilleusement aux plis de l'étoffe. Les nombreux défauts de ma personne s'estompent. Ma poitrine proéminente recouvre la raison. Mon imposante taille se satisfait enfin d'une dimension plus adéquate. Je me sens admirablement saisi par ce nouveau moule que m'offre le tissu. La discrète fermeture éclair qui borde la poche arrière de mon pantalon me sécurise. L'entrejambe relativement serré me permet une démarche qui ne manquera pas de convenir davantage au sérieux de mes nouvelles fonctions. Longues, bien fermées au niveau des poignets, suffisamment étroites, les manches de ma chemise sauront m'aider à ne plus avoir ces mouvements incontrôlés que l'on a, hélas, trop souvent lorsqu'on dirige un orchestre. Vous savez, ces effusions extravagantes qui ne semblent obéir qu'à la musique. Il s'agit, à présent, de ne plus avoir les coudées trop franches! Faut-il également vous avouer que je sens ma chevelure se restreindre, s'ordonner en une coupe courte et soignée, et mes mains se joindre d'elles-mêmes comme par l'effet d'une apaisante connivence qui s'installe entre mes pensées et l'étoffe bienfaisante dont je suis vêtu et que, malgré moi, je me surprends à réaliser avec soulagement combien ma nouvelle tenue est en complète harmonie avec

le mobilier de l'institut? (*Tout de bois construits, les meubles ne présentent, en effet, aucune pièce qui ne soit d'équerre, procurant ainsi cette rigueur qui m'a toujours paru nécessaire à un travail sérieux. Et sur le chemin de laquelle mon uniforme ne manquera pas de me guider.*)

Je vous le répète, me voici un homme nouveau. Finis les beaux rêves! Disparu le superflu! Je sens mes pensées se clarifier et s'ordonner pour devenir plus simples et plus compréhensibles. À présent, je sais qu'il convient d'aller droit à l'essentiel: la formation musicale des jeunes aveugles. Sans tergiverser. Rien de plus. La tête bien sur les épaules. En soldat de l'instruction. En vrai fonctionnaire. Tout va bien. Tout va même très bien. Dans peu de temps, sous ma baguette, un orchestre de joyeux aveugles se mettra fébrilement au travail. Ma joie frôle l'hystérie. Rendez-vous compte! Je fais corps avec l'institut et désormais, ainsi gaulonné, je n'éprouverai plus ce stupide besoin qui consiste à vouloir se présenter.

(À cet égard, il n'est sans doute pas inutile que je vous éclaire sur le système des galons admirablement conçu et mis au point par Madame Reine.

En effet, sur l'épaulette droite de chaque chemise est cousu un galon, lequel indique trois choses: l'instrument que pratique l'élève, la classe à laquelle il appartient et enfin l'évaluation dont il fait l'objet de la part de l'équipe des enseignants. C'est tout d'abord la couleur qui vous précise l'instrument, rouge pour le piano, vert pour la guitare, orange pour l'accordéon, bleu pour la flûte, marron pour le violon, jaune pour la trompette... La longueur du galon vous apprend si le garnement qui le porte est inscrit dans la classe des débutants (2 cm), des avancés (4 cm) ou bien dans celle des confirmés (6 cm)... Enfin, l'intensité de la couleur relève de l'appréciation de l'élève par la brigade de ses enseign..., pardon, par l'équipe pédagogique. Plus la teinte est claire (jusqu'à devenir parfois insipide), plus l'élève donne satisfaction. Tandis que les cancre de l'établissement, et Dieu sait s'ils sont nombreux, devraient avoir honte de ces marques foncées qui pèsent sur leurs épaules. «Devraient» seulement, dis-je, puisque ces chers petits sont aveugles, avantageuse situation qui évite les

éventuelles moqueries ou diffamations dont les enfants, nous le savons tous, ne sont pas avares!

Ainsi, par exemple, grâce à ce savant étiquetage, vous comprenez en un clin d'œil qu'un galon vert clair de 4 cm de long n'est autre qu'un jeune guitariste avancé qui donne entière satisfaction à tout le personnel de l'institut et que 2 cm de bleu soutenu vous garantissent le pire des joueurs de flûte de la classe des débutants.

Chaque année, les élèves changent de classe et reçoivent un nouveau galon. Si l'évaluation de la part des enseignants ne s'est pas modifiée, et compte tenu du fait qu'il n'est pas permis de changer d'instrument (sauf après examen médical et sur avis du Conseil de l'établissement, avalisé par Madame Reine), alors le ruban se contente de prendre 2 cm de plus. Mais bien sûr, si l'évaluation venait à changer, un changement de teinte accompagnerait aussitôt la nouvelle dimension du galon. Reste à savoir ce qu'il adviendrait dans le cas où un gamin redouble de classe? Soyez rassurés, le galon changerait également. Il y aurait ce qu'on appelle «dégradation» et l'on remettrait alors à l'élève en question un galon de même grandeur mais de couleur plus foncée, car l'évaluation ferait obligatoirement l'objet d'une modification. Dans le cas où la marque serait déjà trop foncée, un gros fil noir viendrait traverser le galon dans le sens de la longueur «parce qu'il convient que celui qui a failli à ses devoirs porte le poids de ses fautes sur ses épaules durant toute l'année scolaire et que même s'il venait à s'améliorer, fût-ce par son comportement ou par ses résultats, ses professeurs n'oublient pas un seul instant qu'ils ont devant eux un élève redoublant.» (Règlement intérieur, «Avis au corps enseignant», Madame Reine, 1993, § VIII, al. 5)

Moi, je suis galonné de bleu, flûtiste, catégorie instruments à vent, professeur débutant. Nouvelle recrue, je ne fais pas encore l'objet d'une évaluation de la part de mes collègues, ce qu'indique un très discret fil doré qui borde les deux côtés latéraux de mon galon. Je suis fier, heureux. Vous comprenez certainement, à présent, que cette décoration m'évite toute présentation stérile et que tous ces jolis galons me permettent

en un clin d'œil, à condition de jeter les yeux sur les épaules de nos chers aveugles, de savoir à qui j'ai affaire.)

Oui! l'uniforme est bien le seul vêtement qui devrait exister! Il nous préserve et nous guide. Nous indique le droit chemin. Éloigne le doute qui pourrait germer dans nos esprits. Dissuade toute fantaisie de venir s'égarer dans nos cervelles et nous rappelle l'essentiel. Il nous épargne les futilités du monde, débroussaille nos cœurs et arrache les mauvaises herbes qui pourraient pousser le long de nos pensées. Grâce à lui, je peux enfin m'ébrouer, me débarrasser de tous ces mots inutiles qui m'encombrent le cerveau. Me croirez-vous si je vous confie qu'il m'aide à éviter les pièges de ce langage si perfide dans lequel nous nous embourbons chaque jour? Qu'il me préserve de sa terrible duplicité? Qu'il me permet de parler avec davantage de clarté et de simplicité, de m'exprimer d'une façon plus précise et mieux adaptée à mes intentions?

Revêtu de mon uniforme, je ne choisis ni ne propose plus rien, je désigne et décide. Je n'estime plus. Ne pense plus. Ne suppose plus. Il me suffit de dire que telle ou telle chose est. Grâce à lui, tout est plus clair, plus simple. La vie est plus belle. Plus riche. Plus essentielle...

... L'ENCOMBREMENT DES ESPRITS...

Le conseil d'évaluation des élèves avait lieu le dernier samedi de chaque mois. Sauf si Madame Reine devait se rendre à l'extérieur. Le personnel de l'établissement était réuni au grand complet dans la salle de conférence. Des carafes d'eau et des verres disposés sur les tables que l'on avait placées en cercle rappelaient à tous le sérieux de la matinée qui s'annonçait. Promu au rang d'intervenant par ces ovales carafes, chacun se sentait alors devenir le subtil artisan d'une réflexion à venir.

On ne manquait jamais de fermer les volets et de tirer les rideaux. Pour, disait-on, faciliter l'éventuelle utilisation d'un rétroprojecteur hors d'usage mais plus certainement pour que les rayons du soleil ne viennent en aucune

façon apposer leur lumineuse marque sur les dossiers des pensionnaires et compromettre ainsi leur avenir à tout jamais...

Avant que le conseil ne commençât, on avait juste le temps d'admirer quelques prestigieux objets que Madame Reine présentait dans les étroites vitrines placées entre les fenêtres. Y étaient en effet exposés, délicatement posés sur des tissus de velours et accompagnés de petites étiquettes où une encre violette vous parlait de gâches, de pennes et de crampons, les plus belles des serrures et les plus ouvragés des verrous d'une collection qui avait bordé toute son existence pour lui donner ce sens intime dont elle ne s'était jamais départie. Un dernier coup d'œil sur les gâchettes et les targettes, puis, chacun ayant pris place, on relevait le nom des collègues absents et Madame Reine ouvrait la séance.

Alors, on écoutait puis on parlait. On croyait s'exprimer. (On était parfois interrompu par un retardataire auquel on indiquait un siège inoccupé tout en le fusillant du regard.) On inventait des situations qui n'avaient jamais existé à seule fin de se donner l'illusion que l'on ne s'est tout de même pas réuni pour rien et que l'on est encore capable de réfléchir. On évoquait différents problèmes et proposait différentes solutions, on suffoquait, on tranchait, on approuvait, on s'interrogeait, on cherchait une rallonge électrique pour le rétroprojecteur, on la trouvait finalement, on prenait fébrilement des notes, on esquissait parfois un clin d'œil approbateur, on affirmait, on dénonçait, on supputait, on suait, on demandait l'autorisation de s'absenter quelques instants, on la refusait, on allait tirer davantage un rideau qui ne l'avait pas été suffisamment, on regrettait d'avoir oublié un document, on vous priait d'aller le chercher sur-le-champ, on le glissait du bout des doigts à Madame Reine tout en s'excusant du dérangement, on vous répondait «ça va, ça va!», on vous intimait l'ordre de vous taire... On buvait non pas parce que l'on avait soif mais pour se convaincre de notre sérieuse participation...

Pour survivre, on s'efforçait parfois de penser à autre chose, la famille, la nourriture, un oiseau venu se tuer contre

un volet, une mouche aux reflets bleuâtres qui tente de vous ensorceler, le clapet défectueux d'une clarinette, une relation sexuelle que l'on pourrait avoir avec une personne que l'on prenait le temps de choisir parmi celles avec lesquelles on se trouvait enfermé... Certains osaient même se demander si Madame Reine était capable de faire l'amour et s'amusaient à la déshabiller, de quelle couleur étaient ses jarretelles, sa petite culotte, les aréoles de ses seins?... N'importe quoi pour s'échapper... On se disait qu'un jour notre crâne ne serait plus qu'une tête de mort... On pensait aux tons et aux formes des dessins qui s'inscrivent dans le bois des tables vernies comme aux premiers signes d'une histoire qu'il nous faudrait déchiffrer... On songeait aux temps révolus durant lesquels la mer avait occupé davantage d'espace... Et à mille choses qui envahissaient notre esprit parce que les cloisons du souvenir étaient subitement abattues...

On était rappelé à l'ordre, on levait la tête au plafond. (... le ventilateur ne fonctionne pas...) On évaluait le travail des élèves, on constatait quelques progrès quand c'était le cas, sinon l'inverse... On éludait les choses importantes, on mesurait les résultats à l'aune de la bêtise en prenant soin de considérer exclusivement le degré d'obéissance des élèves sans jamais se soucier de leurs éventuelles dispositions pour la musique. On évoquait la nécessité d'établir des critères d'évaluation, on objectait qu'il convenait plutôt d'évaluer ces critères. (... le fusible est sans doute grillé...) On se mettait à calculer combien de mètres d'intestin avaient pris place autour de nous. Cette machine formée d'obscurs labyrinthes qui transforment à notre insu en chair périssable des animaux ou des plantes qui ont vécu. On se taisait. On pensait à nos os cachés sous cette mortelle housse qui nous habille. On se grattait. (... à moins que ce ne soit un faux contact...) Certains avaient peur de foirer. On regardait les coutures de ses chaussures. On pensait qu'on allait bientôt dire quelque chose (c'est qu'il ne fallait pas oublier la carafe que l'on pouvait effleurer du doigt pour s'exhorter à parler!). On se lançait. On osait lever la main. On disait quelque chose. On avait enfin participé! Puis on se tassait sur sa chaise pour apprécier

l'effet de ce que l'on venait de dire sur l'assistance. Parfois on se trémoussait tout en s'efforçant de réprimer un mince filet d'air qui nous frisait entre les fesses. Et puis on supportait. On regardait s'agiter le petit grelot de graisse qui pendillait au menton de Madame Reine lorsqu'elle parlait. (On pensait alors à un vieux dindon effarouché ou à un évêque.) On se plongeait volontairement dans un ahurissement salvateur pour se retrouver comme derrière des vitres à regarder des lèvres gesticuler et découvrir le grotesque qu'il y a à prétendre connaître les sons dont on se sert pour signifier des idées. Peu importaient alors tous ces bagages de mots que l'on traîne et toutes ces idées le long desquelles on ne cesse de promener son ennui. Muettes bouches de poisson. On se surprenait en train de se réveiller et on regardait aussitôt son voisin d'un air inquiet.

(... *Vertiges...*, *encombrements des esprits...*, *envies de s'envoler...*, *besoin d'éclater...*, *révolutions étouffées...*, *illusoires libérations.*)

À l'issue de ces conseils dont il était rare qu'ils durassent moins de cinq heures, Madame Reine apposait sur le dossier de chaque élève une mention en prenant garde de choisir le bon tampon encreur parmi les quatre dont elle disposait à cet effet, «*Good*», «*Very Good*», «*Bad*», «*Very Bad*».

... LES REFLETS QUE LA PLUIE OFFRE À UN BOIS DE BOULEAUX ARGENTÉS PAR UNE APRÈS-MIDI D'AUTOMNE...

Dans son atelier situé au rez-de-chaussée du bâtiment principal, attendant au mur d'enceinte, Monsieur Serge consacre une grande partie de son activité à teindre, découper, tailler et coudre des rectangles de coton de 2, 4 et 6 cm de longueur. Sa table de travail est ensevelie sous une multitude de minuscules bouts de tissu de toutes les couleurs. Derrière lui, d'imposants rouleaux d'étoffes entreposés sur une solide étagère. Dans quelques bassines posées par terre au milieu d'un océan de vagues multicolores qui prennent naissance dans le cliquetis régulier de sa paire de

longs ciseaux, des bandelettes de tissu trempent dans des liquides aux couleurs indéfinissables, discrètement caressées par le rayon de soleil qui s'est glissé à travers les barreaux de la fenêtre. Sous un lavabo, posés à même le plancher, une vieille machine à écrire et un panier rempli de coquillages. Dans un coin, une casserole où se sont donné rendez-vous tous les ciels de la terre pour venir déborder en une pâteuse bouillie d'un bleu insoutenable.

Madame Reine vous dira que depuis le matinal instant jusque tard dans la nuit, Monsieur Serge n'a de cesse de créer de nouveaux coloris et de s'ingénier à trouver les bordeaux les plus infamants ou les bruns les plus injurieux quand ce ne sont pas les orangés les plus pesants qui ne manqueront pas de traduire la honte qui accompagne le blâme, l'aversion que suscite la dégradation ou encore l'insoutenable poids de l'opprobre.

Mais il est davantage un poète des couleurs qui s'évertue à fixer sur le tissu les doux reflets d'un compliment, à inventer une nouvelle manière d'estomper davantage un ton, à rassembler toutes les connaissances qu'il peut avoir des jumels, nankins et autres cotonnades pour mettre toute son expérience de teinturier au service de l'entreprise la plus folle qui s'est jamais tramée dans ces murs. Il recherche, afin de l'appliquer à l'excellence d'un élève, ce qu'il appelle «l'émergence d'une couleur, la naissance d'un ton». Tout en subtilité. Il s'est juré de fixer sur la toile cet instant où le blanc n'est plus blanc pour devenir imperceptiblement teinté de rose ou de bleu.

Sa maîtrise des pigments, son intelligence de la demi-teinte, son art d'opérer le départ entre tons et nuances suscitent chez tous ses collègues un véritable respect pour cet homme aux doigts rosâtres, bleuâtres, verdâtres ou jaunâtres qui n'a pas son pareil pour comprendre la subtilité d'une teinture, prévenir l'effet d'un pigment ou rectifier la platitude d'un ton. Personne ne connaît les mots qui pourraient désigner ses couleurs car il vit dans un monde d'ineffables impressions.

Aux côtés de cet homme qui règne sur ce royaume de couleurs, vous découvrirez alors que votre chapeau, que

vous croyez gris, a la couleur d'une tourterelle qui s'envole dans le crépuscule et que la couverture de votre livre, que vous croyez jaune, est de celle d'une papaye pourrissante. Vous qui avez toujours cru qu'il existait le jaune, le vert, le bleu, vous apprendrez que chaque couleur est mère de mille nuances qui n'expriment rien d'autre que des idées ou des intentions. Vous commencerez à distinguer leurs différentes façons de dialoguer, de s'appeler, de se marier, de se répondre, vous vous persuaderez peu à peu de l'existence de ces affinités qui les unissent et que, jusqu'à présent, vous ne faisiez tout au plus que soupçonner. Il saura vous faire sentir toutes ces choses dont il convient de ne pas parler et qui sont la couleur d'un reflet, la nuance d'une ombre, la beauté des insectes, les petites constellations étoilées qui investissent votre papier à musique trop humide ou encore la petite tache brune en forme de chapeau sur la neuvième marche de l'escalier qui conduit au dortoir des garçons de troisième année. Il vous dira que le reflet n'est qu'un instant puisque le temps n'est qu'une couleur et, de sa douce voix, vous parlera de l'agonie d'un vermeil qui succombe au soleil ou d'une teinte en lutte contre le sel. Il vous montrera comment l'éclat d'un sourire se trouve adouci par le bonheur et ne manquera pas de vous prévenir de la vilaine façon dont une méchante et inavouable jalousie assombrit toujours d'un triste reflet les visages les plus beaux soient-ils.

Et vous le quitterez, heureux d'avoir appris que votre chemise a emprunté ses couleurs aux pétales de la rose qui s'ouvre au crépuscule un matin de printemps, et fier de votre pantalon dont les reflets rivalisent avec ceux que la pluie offre à un bois de bouleaux argentés par une après-midi d'automne.

Monsieur Serge aimait aussi à parler de cette fascination qui le troublait au plus profond de son âme chaque fois qu'il se trouvait en présence des aveugles. «N'est-il pas étrange de constater (me faisait-il remarquer tandis qu'il prenait un peu de repos après avoir longuement flatté une couleur au caractère particulièrement rebelle), lorsqu'on observe le visage de nos pensionnaires, qu'ils ne font nul

effort pour déguiser ce qui leur passe par l'esprit, au contraire de celui qui voit clair et se pare souvent d'un masque destiné à lui composer une attitude? Si, dans une assemblée ou lors d'une réception, les gens pouvaient à leur exemple, ne fût-ce qu'un instant, ne pas avoir conscience des regards posés sur eux, que de secrets verraient alors le jour et combien cette vue, dont la perte nous afflige tant, nous apparaîtrait comme un facteur d'hypocrisie!»

Et si vous êtes en bons termes avec lui, il vous confiera qu'il s'était lancé, il y a quelques années, dans un projet «Lustrines, serges et percales» concernant les manchettes et les revers des poches pectorales et certains retroussis qu'il souhaitait introduire dans l'uniforme des enseignants. Que le dossier qui comprenait de nombreux croquis et toute une palette d'échantillons alla s'échouer dans un tiroir au service du protocole parce qu'il déplut fortement à Madame Reine (laquelle lui conseilla plutôt, puisqu'il avait apparemment du temps libre, de se consacrer à l'inventaire des couleurs utilisées à l'institut).

«Projet intéressant mais difficile à réaliser qui ne tient pas compte des priorités de l'Institut. Utilisation non justifiée d'une grande quantité de tissu. Les objectifs des vêtements tout comme ceux des couleurs n'apparaissent pas assez clairement.» (Extrait de *Rapport de prise en considération*, a/s proposition Serge, Madame Reine, n° 64/1993)

... DANS CE MONDE TISSÉ DE SILENCES...

Lundi dernier, dans le cadre de la formation continue des professeurs, nous avons visité une école pour jeunes sourds-muets. Je ne suis pas bien sûr, mais à présent je me souviens..., il y a quelque temps, avoir été convoqué par Madame Reine pour un entretien pédagogique et j'avais alors aperçu, déposée sur son bureau, une télécopie dans laquelle il était question de jumelage afin de donner à notre institut une ouverture sur le monde extérieur et de permettre à nos musiciens de jouer devant un public. (Je crois même y avoir lu qu'il s'agissait «d'élargir» les esprits et je

ne vous cache pas que j'ignore encore dans quel sens il fallait alors comprendre ce terme qui me faisait davantage penser au monde carcéral.) Mais je dois avouer que jusqu'à ce jour, je me demande encore si cette visite ne s'inscrivait pas dans le cadre de cette perspective de jumelage et de fête costumée.

Quoi qu'il en soit, je sais que je quittai le bureau de notre directrice dans le même état d'esprit que celui d'un homme auquel on aurait fait quelque confiance. Je m'imaginai alors mille choses...

Madame Reine, d'habitude si ordonnée et qui jamais ne se serait livrée à qui que ce soit ni n'aurait laissé entrevoir le moindre de ses projets, n'avait-elle pas sciemment laissé traîner cette télécopie sur le bord de son bureau pour me signaler que désormais j'étais son homme de confiance? (Et pourquoi pas son dauphin, son successeur!) C'était, à n'en pas douter, un signe, elle voulait me prévenir, m'informer, me faire savoir qu'à compter de ce jour elle me tenait « associé » aux grandes décisions qui concernaient la vie de notre institut.

Le hasard n'existe pas. Tout a un sens bien précis. Tout s'explique. Rien ne saurait nous échapper! Il n'y a pas de détails. Tout a la même valeur. Il suffit de savoir déchiffrer et décoder tous les messages qui s'offrent quotidiennement à nous. Baignés que nous sommes dans la réalité d'un monde dont nous devons sans cesse décrypter les moindres faits. Il me faudra dorénavant m'appliquer à déceler dans les discours de notre directrice les mots qu'elle prononcera à mon intention puisque me voilà maintenant secrètement associé à tous ses projets.

C'est dans cet état d'esprit que j'avais donc pris place à l'arrière du bus qui nous transportait. Nous étions bien sûr un peu excités car nous quittons très rarement l'enceinte de notre institut. L'école ne fut pas difficile à trouver. Notre chauffeur s'inquiétait seulement de savoir s'il pourrait faire demi-tour car il savait qu'il lui faudrait s'engager dans une impasse. Il se décida finalement à manœuvrer à reculons.

Dès que je me retrouvai en présence de ces jeunes enfants sourds et muets auxquels nous venions offrir un peu

de distraction le temps d'une après-midi, je fus émerveillé par les mille manières dont ils parvenaient à se faire comprendre et à exprimer leurs sentiments au moyen de mimiques et des multiples mouvements dont ils animaient leur corps. Il m'apparut alors que ce mutisme absolu dont ils étaient les heureux détenteurs était bien la seule condition pour en prendre entière possession, l'unique clé pour donner un sens plus véritable à leurs mouvements et révéler les insoupçonnables possibilités plastiques dont chaque homme est doué.

Je les enviais de baigner dans ce monde tissé de silences que je devinais avec compassion. Cotonneuses douceurs, blanches paroles, pensées enneigées. J'imaginai leurs tranquilles bonheurs. Eux qui jamais ne dérapaient sur les glissières de ce langage dans lequel nous ne cessons de nous enliser pour nous noyer et nous perdre.

(Et d'ailleurs, en ce bas monde, les mots ne sont-ils pas comme des outres qui ne peuvent jamais être vidées totalement de leur contenu et qui, s'ils l'étaient, nous assourdiraient comme autant de coups de canon?)

Tout comme les petits aveugles de Madame Reine, je savais qu'ils portaient aussi à leur manière une étoile au front et qu'ils étaient des rois exilés sur la terre, empreints de ce noble détachement que l'incapacité de parler confère aux gens affligés de cette infirmité.

... LA FUITE...

La semaine dernière, une circulaire nous a été distribuée stipulant (*sic*) que Monsieur Serge était décédé. Selon sa dernière volonté, il a été enterré revêtu d'un uniforme auquel il travaillait depuis plusieurs semaines et qu'il a, Dieu merci! eu le temps d'achever. Avec cet habit de funérailles entièrement cousu de petits galons, ce n'était pas le vieux Serge qu'on portait en terre mais bien plutôt le plus fantastique des arcs-en-ciel que l'on ensevelissait à tout jamais.

Madame Reine m'a demandé de bien vouloir le remplacer puisque, a-t-elle ajouté, j'ai su témoigner d'un louable intérêt pour les uniformes de l'institut.

Cher Monsieur Serge, comment peut-on oser vous remplacer! C'est donc décidé. Cette nuit je quitte cet institut où les violonistes travaillent avec des flûtes, où les trompettistes ont des problèmes de cordes, où chaque jour les esprits sont davantage enterrés, où les intelligences s'estompent de jour en jour, où ne règnent que méchanceté, jalousie, perfidie et tant d'autres fléaux pour lesquels les mots n'existent pas encore. Je me sauve de cette entreprise de fossoyeurs. Je m'échappe de ces cachots de l'esprit où règne en maîtresse absolue cette Reine qui jamais n'a souhaité comprendre ce que j'aurais voulu lui dire pour seulement se demander en vertu de quelle prérogative et à quel titre j'osais lui adresser la parole.

Et, pour vous congédier stupidement et me soustraire à votre folie, laissez-moi vous demander, Madame la Grande Fossoyeuse, pourquoi vous vous efforcez de me faire croire que vous avez une pomme de terre fumante dans la bouche lorsque vous daignez me parler? Laissez-moi déverser en vrac sur vos épaules sculptées par une arthrite précoce le tombereau de bile que j'ai amassée pour vous! Attendez donc que les gens soient morts avant de les enterrer! Cessez de vous nourrir de cervelles et de cœurs humains encore tout palpitants de vie! Vous n'êtes bonne qu'à briser les êtres et vider les gens de leurs fibres sensibles! Le pire n'est pas que vous êtes méprisante mais que vous êtes méprisante! Réaliseras-tu un jour, vieille vipère, tout le mal que tu sèmes autour de toi? Comprendras-tu combien tu ne fais que terroriser ceux qui t'entourent? Regarde tes mains souillées de sang! Ravale ton venin et crève au plus vite! Mais sache bien que ta vieille peau desséchée ne sera d'aucun usage! Nous te laisserons pourrir dans ce linceul de jalousie qui ne t'a jamais quittée! Tu ne m'as appris qu'une chose, c'est que le diable existe, qui t'a offert l'orgueil et la jalousie. Sache enfin que je te fais le cadeau de ne pas te dire tout ce que je pense de toi.

Quant à vous, chers élèves, je vous emporte avec moi! Je vous fais une place sur les rivages de mon cœur! Sachez que vous m'accompagnez et que parmi tous les infirmes du cœur qu'abrite ce sombre univers, vous êtes les seuls à savoir que les arcs-en-ciel existent, les seuls à pouvoir admirer les beautés du monde!

Faut-il pour quitter cette horrible fiction dire que, sur cette terre d'exil, au service culturel de l'ambassade où je suis condamné à tourner en rond, les incompetents ont été intronisés? L'un surtout, tête de bœuf privée de cou directement vissée sur un torse gonflé d'orgueil, stupide arriviste, propriétaire notoire d'une villa aux Seychelles, véritable infirme du cœur. Mais j'ai préféré laisser dans leur turpitude morale ces cadavres, ineptes et animés d'inaouvables pensées. Rassuré cependant à l'idée que je ne les laissais sûrement pas seuls à s'égarer dans la vacuité qui s'est emparée de leur esprit puisque la vulgarité les accompagne à tout jamais. Cependant, si des établissements comme celui de Madame Reine existent encore, c'est à cause d'eux!

Même si, et c'est tant pis, tout le monde s'en fiche. Monsieur Serge ne se retournera pas dans sa tombe.